

Jason Béliveau

« La critique comme finalité est une sorte de rêve inaccessible »

Sami Gnaba

Numéro 303, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gnaba, S. (2016). Jason Béliveau : « La critique comme finalité est une sorte de rêve inaccessible ». *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 44–47.



Photo: © Emmanuelle Duret

Jason Béliveau

« La critique comme finalité est une sorte de rêve inaccessible »

Dans ce nouvel entretien d'États Critiques, nous avons rencontré Jason Béliveau, le fondateur et rédacteur en chef du *Quatre Trois*, rare site de cinéma à émerger de la ville de Québec. Comme dans ses écrits, Jason Béliveau s'exprime avec une parole franche, authentique, qui se tient à distance de la langue de bois ou des formules convenues. Il revient avec nous sur les moments fondateurs de sa cinéphilie, ses modèles d'écriture et de critique, tout comme les différentes activités qu'il mène en parallèle. Aussi, il dénonce le « manque flagrant de personnalité » d'une certaine critique qui « ne veut pas choquer », et plaide pour un geste critique rigoureux, stimulant, à « l'argumentaire béton et le style vif ».

PROPOS RECUEILLIS ET TRANSCRITS PAR SAMI GNABA

« Le critique pour moi est un passeur, tel que l'entend Serge Daney. Quelqu'un qui s'interpose entre l'écran et le spectateur. C'est donc quelqu'un qui devrait aussi prendre de la distance. »

Tu es critique et rédacteur en chef du site *Le Quatre Trois*, détiens le poste de directeur de programmation des événements cinématographiques — notamment le festival *Panorama des cinémas du présent* — initiés par l'organisme *Antitube*. De plus, tu collabores régulièrement au magazine culturel *Spirale*, et plus récemment tu as commencé à participer à l'émission radiophonique *Situation Critique*. De toutes ces fonctions, laquelle te représente mieux et pourquoi ?

Quelle est l'expression « *qui trop embrasse, mal étreint* » ? La critique comme finalité est une sorte de rêve inaccessible — quand on me qualifie de critique je me sens comme un paria — auquel j'investis malheureusement de moins en moins d'heures. En revanche, en ne considérant pas la chose comme un *métier* à proprement parler, dans mon cas du moins, l'écriture s'assouplit. Ou plutôt, elle ne se calcifie pas.

Être directeur de la programmation d'un organisme de diffusion te brime de quelques libertés; les films choisis ne seront pas forcément en concordance avec ses propres goûts. C'est un défi stimulant, qui amène à considérer avec plus d'ouverture certains films qui autrement seraient jugés hâtivement. Il faut savoir jongler avec une vision du cinéma qu'on veut privilégier — il y a deux-trois cinéastes que je me meurs de présenter en ce moment — et les réalités d'un petit milieu qui a ses besoins. Aligner une projection à la belle étoile

des *Goonies* et une rétrospective de Youssef Chahine, au fond c'est un compromis magnifique.

Chaque activité répond à une passion, que ce soit l'écriture, la radio ou l'événementiel. C'est une chance de pouvoir manger à tous les râteliers comme ça. Et on ne parle même pas des conseils d'administration sur lesquels je siège et de la lecture de scénarios de divers projets en préproduction, provenant tant de Québec que de Montréal. Si on me prend et qu'on soustrait le cinéma, il ne resterait probablement pas grand-chose.

Avant d'approfondir la discussion autour de la critique, j'aurais aimé revenir sur les origines de ta cinéphilie, ton intérêt pour le cinéma. Quel a été le moment, le film ou le cinéaste qui a décidé pour toi que le cinéma allait devenir une préoccupation centrale et primordiale dans ta vie ?

Il faut assumer les moments fondateurs de sa cinéphilie. Un de mes premiers souvenirs d'enfance est la fin de *E.T.*, que j'ai vu à quatre ou cinq ans. Une marque indélébile, chargée d'une poésie qui n'est pas anodine, comme dans cette scène où E.T. dit à Elliott qu'il restera pour toujours dans son esprit avant de le quitter. Sinon, il y a la scène du sac en plastique pris dans un courant ascendant d'*American Beauty*. Pour l'adolescent de 16 ans que j'étais, cette dose sirupeuse de vérité extatique possédait la même charge déstabilisante que n'importe quel chef-d'œuvre de Tarkovski. Sinon *Vol au-dessus d'un nid de*

coucou, Taxi Driver....J'ai grandi en Gaspésie dans les années 90, les possibilités étaient limitées. C'est au cégep que je suis véritablement tombé dans la potion magique, si on peut dire, et découvert Lynch, Kubrick, Cronenberg, etc. Avant je me nourrissais comme n'importe quel gamin de films de karaté et de comédies crasses.

Comment l'envie d'écrire sur les films s'est installée chez toi?

L'envie est probablement née de ma dévotion religieuse pour Claude Rajotte et l'émission *Le cimetière des CD*, et pour René Homier-Roy, qui faisait de la critique jadis pour l'émission *Flash* à TQS. Rajotte a été mon Sid Vicious. Détruire un album comme il le faisait, c'était à mes yeux l'ultime geste punk. À force de suivre la critique télévisuelle populaire, je me suis tourné vers le TV Hebdo, plus tard vers des journaux comme *Le Soleil* à mon arrivée à Québec... Mes références ont d'abord été grand public. Serge Daney, Jean-Louis Bory, Pauline Kael, Robert Lévesque et Robin Wood sont venus beaucoup plus tard. J'ai commencé en me disant que je pouvais faire mieux que les pousseurs de mine des grands quotidiens. J'aimais la critique divertissante et ça me suit encore aujourd'hui.

Est-ce quelqu'un comme Roger Ebert a eu une importance dans ton intérêt à la critique?

Absolument. Je l'ai beaucoup lu au cégep, surtout sa série *Great Movies*. Siskel & Ebert ont catapulté la discussion sur le cinéma dans la sphère publique avec un plaisir contagieux. Le documentaire sur sa vie, *Life Itself*, m'a ému au plus haut point... Quand un film sort en salle, je me demande parfois ce qu'Ebert en aurait pensé.

Quand tu écris tes textes, est-ce que tu penses à la place du lecteur?

Seulement dans la mesure où je tente de rendre mon texte facile à lire, accessible, tout en étant, disons, intelligent. Je m'arrange pour à la fois le ménager et le stimuler. Mais penser uniquement au film est déjà bien suffisant !

C'est à quel moment que la création du site Quatre Trois s'est imposée pour toi?

Québec a toujours été la ville d'un seul critique cinéma, celui du *Soleil*. Quand t'as la vingtaine bien entamée et qu'il n'y a aucun média qui veut te publier, à part le journal universitaire, tu te débrouilles... On était quelques-uns à partager la même frustration, qu'il n'y ait pas de point de vue alternatif sur le milieu (très fragile alors) cinématographique et cinéphile dans la Vieille Capitale. Le principe de base du site était démocratique : si tu ne fais pas trop de fautes, si ton argumentaire se tient, tu seras publié. On m'a fermé plusieurs portes pour des raisons stupides dans la vie — par exemple, on m'a refusé deux fois en cinéma au cégep ! J'avais envie que le site devienne un espace ouvert et accessible pour des jeunes passionnés de cinéma, une opportunité pour eux de faire leurs premières armes.

Après quelques années d'existence du site, quel regard tu poses sur l'évolution des choses? Le Quatre Trois a-t-il trouvé sa place dans le paysage souvent encombré de la critique de cinéma?

Il y a moins d'un an fermait l'excellent et rigoureux site web américain *The Dissolve*, mené par Scott Tobias, après seulement deux années d'existence. À partir de là, admettons que la



American Beauty



critique en ligne c'est le véritable Far West. Comment tirer son épingle du jeu? Faut-il se tourner vers la critique filmée sur YouTube, devenir des émules du Nostalgia Critic — que je trouve personnellement insupportable? Le recensement à la sauce pop, j'en consomme parfois (par paresse?), comme n'importe qui, et dans cette mesure je crois que plusieurs publications n'ont pas su se démarquer et contrer cette tendance généralisée vers l'opinion non développée comme valeur unique et sacrosainte.

J'ai l'impression que la critique *sérieuse*, du moins au Québec, refuse de jouer sur le même terrain et s'engonce dans son coin. Il y a ici un manque flagrant de personnalité, de gens qu'on voudrait suivre de critique en critique. Quelqu'un de la trempe de Pauline Kael, par exemple. Je suis rarement en accord avec elle, mais ce n'est pas ce qui importe. La lecture de ses textes me pousse à mieux développer mes propres opinions. Elle appelle à la rigueur. Et sa plume est énergisante.

Pour ce qui est du Quatre Trois, le site est dormant en ce moment. La plupart des collaborateurs sont aux études en cinéma, commencent ou terminent des mémoires de maîtrise. Le temps manque pour tout le monde. J'aimerais qu'une relève prenne les rênes, mais je me demande si elle existe en ce moment.

Est-ce que tu vis ça comme un échec, ou comme une simple acceptation des réalités du milieu ?

La prétention n'a jamais été de pérenniser l'entreprise... Il faut aussi faire son propre bout de chemin. Il était difficile de refuser la proposition de Spirale. Mon énergie aujourd'hui passe principalement dans mes contributions à ce projet. J'ai corrigé et commenté des textes pendant quatre ans, alors avoir aujourd'hui quelqu'un au-dessus de moi qui prends la peine de lire et commenter rigoureusement ce que j'écris, je trouve ça très libérateur.

Quand on regarde à l'extérieur du Québec, il y a des choses qui se font sur le Net qui sont d'une grande rigueur et valeur

critique. Que ce soit un site comme Indiewire, de la critique filmée sur YouTube comme Le Festival des bons films ou encore les entretiens filmés du site Hors-Série, il est clair que la culture critique est vivante plus que jamais, mais elle se fait en dehors des médias traditionnels. Pourtant au Québec, j'ai l'impression qu'on tarde à s'adapter à ces nouvelles possibilités dans la pratique de la critique. Le site Panorama-Cinéma demeurant une rare exception. Comment tu expliques ça ?

Le bassin est moins vaste. Il y a moins de lecteurs potentiels, et forcément d'argent. Ça nécessite beaucoup de temps, la critique... Je crois aussi qu'au Québec on est méfiants des discours plus intellectuels. On n'aime pas se faire dire comment penser ou qu'on a tort. Mais *Panorama-Cinéma*, *Hors Champ* et *Nouvelles Vues* persistent et signent, fort heureusement. Cette frange de la critique au Québec a l'honneur sauf. C'est du côté populaire que ça se corse. Si aucun journal ou aucune publication n'engage quelqu'un-e avec de la verve, qui a un idéal de ce que devrait être le cinéma, pour ne pas choquer les distributeurs, ou pour épargner un milieu fragile, alors la situation ne s'améliorera pas de sitôt.

Qu'est-ce qu'un critique pour toi ?

Le critique pour moi est un passeur, tel que l'entend Serge Daney. Quelqu'un qui s'interpose entre l'écran et le spectateur. C'est donc quelqu'un qui devrait aussi prendre de la distance. Ces critiques d'une ligne à la sortie d'un film, c'est tout le contraire de ce que devrait être la critique. Les temps changent il faut croire... Un critique doit donner le goût de voir, de revoir un film. C'est ce que je reproche souvent à ceux des médias généralistes, c'est de faire un recensement de l'histoire, d'accoler 3 étoiles pour ne choquer personne, et passer à la prochaine vue. Je me demande ce que ce genre de textes sans vrai point de vue peut stimuler chez le lecteur.



Est-ce qu'il y a des critiques québécois sur lesquels tu te fies. Auxquels tu t'identifies ?

Oui. Je pense à des gens comme Georges Privet, Céline Gobert. Ou encore Helen Faradji qui fait de l'excellent travail à la radio. D'ailleurs, le nouveau podcast de *24 images* qu'elle anime est déjà un incontournable.

Ce qui se démarque de ton écriture, très imagée, c'est son caractère incisif, intransigent, à l'opposée d'une critique régulièrement confinée au consensus que tu n'épargnes pas dans tes textes. Je pense notamment à ton texte (Le rire jaune, ndr) sur le dernier film de Robert Morin, que tu juges très sévèrement. Je te cite: «Au-delà du droit souverain de faire le film qu'on veut, selon ses désirs les plus fous, à qui Morin adresse-t-il Un paradis pour tous? À une bande d'irréductibles, qui se délecteront des raccords mal foutus, des poursuites faussement enlevantes, des accents dignes du pire théâtre d'été ? À la critique, qui avale tout ce que cet enfant terrible produit, bon an mal an, avec une politesse qui est autant sinon plus vulgaire que tout ce qui est dépeint dans son dernier film?». Je me permets de citer un autre extrait, qui provient de ton texte Les pieds dans le vide ou la critique québécoise en chute, et qui se concluait ainsi: «La critique a-t-elle su montrer à nos cinéastes dans les dernières années le chemin qu'ils doivent prendre? Doutons-en, vu l'état actuel des choses. Alors critiques, prenons notre part du blâme. Cessons de nous situer au-dessus des films. Saisissons les à bras le corps. Nous sommes en ce moment confinés dans des rôles que nous ont attribués les cinéastes, les producteurs (...) Ayons l'argumentaire béton et le style vif qui leur feront comprendre que le salut de notre cinéma, qu'il soit commercial ou d'auteur, divertissant ou exigeant, ne réside pas dans Ego Trip ou dans Les maîtres du suspense. Assurons-nous que les coupables d'infamies cinématographiques aient peur à nouveau des critiques». Tes

textes révèlent clairement un constat de lassitude et de colère par rapport à une large partie de la critique québécoise. Est-ce que leur publication a provoqué des réactions ?

Le milieu est petit jusqu'à à la consanguinité et pas forcément habitué à ce type de texte. Donc oui, ça en a provoqué. Plusieurs cinéastes m'ont contacté directement sur Facebook pour me signifier leur désaccord sur tel ou tel aspect d'une de mes critiques. Le texte récent sur *Of the North* de Dominic Gagnon m'a aussi valu beaucoup de commentaires négatifs de gens haut placés dans le milieu.

Pour être franc, certains échos autour de mes textes m'ont beaucoup blessé. D'un autre côté, je suis souvent fier des réactions qu'ils provoquent. Comment un cinéaste québécois peut lire une critique de Marc-André Lussier et y apprendre quoi que ce soit sur son travail? C'est pratiquement mot pour mot le communiqué de presse, avec des «intéressant» et «anxiogène» pour la forme. Quelques cinéastes dont les films m'avaient laissé tiède m'ont dit autour d'un verre avoir aimé me lire. Ceux-là comprennent mieux qu'au fond mon opinion, éclairée je l'espère, n'est pas parole d'évangile.

Crois-tu que cette hostilité face à la critique — qu'elle provienne des cinéastes, des gens du milieu ou simplement des lecteurs — ou l'indifférence à son égard, découle d'un manque d'échange, ou de débat, sur le geste critique dans notre société ?

Absolument. Émettre une critique, peu importe le domaine, est souvent mal considéré. Mais à force de se dire que tout va bien, l'illusion devient tangible... Cette déconnexion avec le public me gêne, je crois qu'une partie de notre blâme se situe dans notre incapacité à traduire notre passion. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus triste au fond qu'un critique qui n'est pas lu? Il faut donc trouver de nouveaux moyens d'investir la place publique, si l'on veut. La forme classique liée aux journaux est peut-être obsolète. Mais s'il faut aller ailleurs, ou diversifier les avenues, il ne faut pas que ça se fasse au détriment de la qualité de la réflexion et de l'argumentaire. ☺